
*Langue et littérature hébraïques dans l'Occident médiéval et
moderne*

Langue et littérature hébraïque dans l'Occident médiéval et moderne

Jean-Pierre Rothschild



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1923>

DOI : 10.4000/ashp.1923

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 26-30

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Pierre Rothschild, « Langue et littérature hébraïque dans l'Occident médiéval et moderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 148 | 2017, mis en ligne le 21 septembre 2017, consulté le 26 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1923> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1923>

Tous droits réservés : EPHE

LANGUE ET LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE DANS L'OCCIDENT MÉDIÉVAL ET MODERNE

Directeur d'études : M. Jean-Pierre ROTHSCHILD

Programme de l'année 2015-2016 : I. *L'exégèse scientifique et rationaliste de Moïse Almosnino (v. 1515-v. 1580)*. — II. *Bible, philosophie politique et fierté nobiliaire : le Beyt ha-Lewi de Salomon le-beyt ha-Lewi*.

Moïse Almosnino (Salonique, v. 1515-Constantinople, v. 1580) est un *hakham kollel*, un savant compétent dans les savoirs spécifiques du judaïsme et dans les sciences profanes. Il a commenté en hébreu une partie de la *Physique* d'Aristote, la *Sphaera mundi* de Jean de Sacrobosco et les plus récentes *Theoricae novae planetarum* de Peuerbach ; il est le chroniqueur en judéo-espagnol des *Extremos y grandezas de Constantinopla*. Rabbín, il a rendu des décisions (*responso*) jamais réunies en recueil mais citées par des autorités de l'époque, rédigé un *Tiqqun soferim* destiné à la rédaction des actes religieux, une dissertation inclassable, *Tefillah le-Mošeh* (« Prière de Moïse »), sur la valeur de la Loi et l'importance de la récitation de la profession de foi (*Šema'*) au coucher (éd. Salonique, 1562/1563) ; surtout, il est l'auteur d'une ample œuvre exégétique, imprimée à date ancienne (le vaste commentaire des Cinq Rouleaux [*Megilloth* : Cantique des cantiques, Ruth, Lamentations, Ecclésiaste, Esther] *Yedey Mošeh* paru pour la première fois en 1571/1572 à Salonique¹) ou récente (fragment du surcommentaire d'Abraham Ibn Ezra sur une partie de la Genèse, édité en 1946), ou manuscrite (surcommentaire de Rachi sur le Pentateuque). Des sermons pour diverses occasions sont recueillis dans *Me'ameš koah* (« Celui qui fortifie »). Il s'est occupé d'éthique : commentaire de l'*Éthique à Nicomaque*, *Peney Mošeh*, inédit, conservé dans un seul manuscrit, un commentaire des *Pirqey Abot*², qui cite celui de l'*Éthique*, un *Regimiento de la vida* et une clef des songes en judéo-espagnol³ et un commentaire des *Intentions des philosophes* d'al-Ghazali, *Migdal 'oz* (« La tour fortifiée » [Ps 61,4 et Prv 18,10]), dont on possède deux manuscrits.

Nous nous sommes intéressé cette année au surcommentaire inédit de Rachi sur le Pentateuque, conservé dans le manuscrit unique Oxford, Bodleian Library, Michael Add. 69, f. 25v-129v. Les conditions de copie de ce manuscrit, copie homogène et témoin unique des surcommentaires d'Almosnino à Ibn Ezra (f. 1v-24v, sans doute incomplet, limité aux premières péripécies de la Genèse) et à Rachi, sont inconnues. Le commentaire à Ibn Ezra connaît au moins un cas d'antéposition d'un élément par rapport à sa place au fil du déroulement du texte biblique. Que beaucoup d'entre eux

1. Puis Venise, Daniel Zanetti, 1596/1597, réimpr. Westmead, Gregg, 1969. Les sections sur le Cantique, Esther et Ruth ont fait l'objet d'une édition moderne, Tel Aviv, Makhon le-ḥeqer yahadut Saloniqí, [5]740-1979/1980 et la section de l'Ecclésiaste est parue *ibid.*, en [5]746-1985/1986.
2. Éd. Salonique, 1562/1563, éd. moderne, E. Bšry, Pirqey Mošeh, Jérusalem, 5755 [1994/1995].
3. Éd. moderne J. M. Zemke, Moše ben Baruk Almosnino, *Regimiento de la vida. Tratado de los suenyos* (Salonika, 1564), Tempe (AZ), 2004.

se terminent par les initiales *M. '.* ou *M. 'Z.L.*, « feu Moïse Almosnino », suggère un assemblage de morceaux qui peut expliquer quelques désordres. Faudrait-il douter de l'attribution de ceux qui ne portent pas cette indication finale? Une comparaison le vérifierait; un développement du f. 39rv (sur *Toledot*), sans les lettres finales *M. '.*, se termine par la mention d'emprunt à un tiers, *kol zeh mašati be-arukha be-bi'ur hakham ehad*, « j'ai trouvé tout cela longuement exposé chez un sage », remarque plutôt à attribuer au copiste qu'à Almosnino. Sans faire appel à la comparaison avec les commentaires et sermons imprimés, ce qui supposerait de longues preuves, on peut tenir l'attribution d'ensemble pour garantie par les titres de la main du copiste, au début du commentaire à Ibn Ezra, f. 1v et à la fin du commentaire à Rachi, f. 129v, donnant en toutes lettres le nom de l'auteur, et par une référence à une autre œuvre d'Almosnino relevée par l'éditeur du surcommentaire à Ibn-Ezra⁴.

La manière exégétique d'Almosnino présente deux traits principaux : l'emploi d'outils logico-philosophiques dans l'explication littérale des textes scripturaires et sa capacité à trouver dans ces derniers matière à approfondissements philosophiques considérables en lien étroit avec la lettre du texte, sans recourir lui-même à l'allégorie, mais en s'aidant, en homme de son temps⁵, du puissant levier des sentences des rabbins du Talmud et du midrach. À ces outils, Almosnino substitue une analyse de type logique. Ce qui guide cependant le commentateur est, en permanence, de justifier tout écart du texte par rapport à une norme du discours, témoin la formule récurrente *hayah lo' lo'mar*, « le texte aurait dû dire » [s'il n'avait eu une autre intention, qu'il s'agit de découvrir], principe informulé d'économie qui intervient comme un fort outil heuristique. Ce n'est pas (seulement) que ces déviations offrent une prise bienvenue au commentateur; c'est que celui-ci a constamment le souci d'« asseoir » (*leyyašeb*) la lettre ou l'intention (*kawwanah*) du texte, c'est-à-dire d'en rendre compte de manière entièrement satisfaisante. Les interprétations avancées pour expliquer les anomalies doivent donc être non seulement adéquates, mais encore nécessaires. Tout se passe comme si ce scientifique et philosophe rationaliste se refusait à tenir l'expression de la parole divine pour le texte dialectique et rhétorique qu'y voient la Renaissance en général et des théoriciens juifs en particulier (l'Italien Juda Messer Leon v. 1420-v. 1498; l'Aragonais Joseph b. Šem Tov au milieu du xv^e s.⁶), voire les médiévaux rationalistes qui la regardaient avant tout pour un discours destiné au peuple, mais que, encore que sans déclaration de principe à cet égard, il voulût en faire l'objet d'une science exacte. En continuité avec cette aspiration nous semble

4. N. Ben-Menahem, « Tosefet-bi'ur 'al dibrey ha-R'B' 'al ha-Torah le-R. Mosheh Almosnino » [Le complément au surcommentaire à Abraham Ibn Ezra sur le Pentateuque, de R. M. A.], *Sinai*, 19, 1946, p. 136-171.
5. Voir sur ce point M. Lehman, *The En Yaaqov. Jacob Ibn Habib' Search for Faith in the Talmudic Corpus*, Detroit, 2012; J.-P. Rothschild, « La philosophie dans la prédication du judaïsme espagnol du XIII^e au XVI^e siècle », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 98, 2014, p. 497-541 (527-531).
6. J.-P. Rothschild, « La réception de la Rhétorique dans la littérature hébraïque du Moyen Âge », dans *La Rhétorique d'Aristote. Traditions et commentaires de l'Antiquité au XVII^e siècle*, G. Dahan, I. Rosier-Catach éd., Paris, 1998, p. 257-282 (273-282); Id., « Le 'Eyn ha-qore' de Rabbi Joseph b. Shem Tob Ibn Shem Tob... », dans *Torah et science... études offertes à Charles Touati*, G. Dahan, G. Freudenthal, J.-P. Rothschild éd., Louvain, Paris, 2001, p. 165-211 (169-170).

son métalangage à la recherche d'un lexique fixe pour énoncer les étapes et modalités de la discussion exégétique : le sentiment confus, ou non explicité, d'une difficulté, la vérification par le détail exact du mot à mot du texte, la réponse à toutes les objections, l'assentiment ; les ripostes de divers niveaux, les enchaînements consécutifs, les objections et les hypothèses, etc.

La lecture commentée, au cours de l'année, de lemmes empruntés à diverses périodes a illustré les points suivants :

1) Explicitation des non-dits de Rachi : il s'agit souvent de justifier par le détail du texte biblique les exégèses midrachiques qu'il a rapportées sans explication. Ainsi en Gn 8,16 (ms., f. 30), « Sors [de l'arche], *toi* et ta femme, tes fils et les femmes de *tes fils* » : Rachi : « Dieu leur permit le commerce conjugal », le recours à *Be-re 'šit Rabba* 34,7 ; éd. Theodor, t. I, p. 316). En Ex 2,15, « Pharaon... cherchait à tuer Moïse » (f. 65v), Rachi : « Pharaon le livra au bourreau et l'épée n'avait pas prise sur lui. Ce que dit Moïse (Ex 18,4), il m'a sauvé de l'épée de Pharaon [TJ *Berakhot* 9,1 (13,1)] ».

2) Clarifications : Almosnino cherche à mettre au jour l'élément qui permettra de passer d'une perception confuse, guidée par le premier commentateur, à une compréhension claire, formulée verbalement : Nb 19,2, « Telle est la loi de la Torah, que Dieu a prescrite, disant : parle aux enfants d'Israël et qu'ils prennent pour toi une vache rousse », etc.) et surcommentaire, f. 99v-102v.

3) Compléments : Rachi a ébauché une explication qu'Almosnino se met en devoir de compléter : on connaît le premier commentaire à Gn 1,1, dans lequel Rachi remarque que le récit de la Création semble étranger au propos du Pentateuque, qui aurait dû commencer avec le premier commandement adressé au peuple (Ex 12,2), et apporte la réponse qu'il s'agissait d'établir aux yeux des nations les droits de ce futur peuple sur sa terre. Pour Almosnino (f. 25rv), selon cette formulation, la difficulté persiste : ce sujet reste hétérogène et aurait dû faire l'objet d'un livre à part [extérieur à la Torah]. Avant de compléter Rachi par un élément nouveau et décisif à ses yeux, il reformule notablement la critique des nations qu'il s'agissait de parer d'avance.

4) Recours à la logique aristotélicienne : le dernier exemple a montré que la continuation du raisonnement de Rachi supposait l'appel à l'épistémologie courante issue d'Aristote. Parmi bien d'autres cas, on peut prendre celui de Dt 33,1, bénédiction de Jacob à ses fils, « avant sa mort » ; Rachi intervient laconiquement : « à l'approche de sa mort car, “si ce n'[était] à présent, quand [pourrait-il le faire]?” (*Pirqey Abot*, 1,14) » ; Almosnino (f. 129rv) raisonne sur la difficulté de formuler l'« avant » d'une privation et exprime son idéal d'un système (onto)logico-grammatical rigoureux vers quoi semblent aussi converger un principe d'économie de la langue et son lexique normé des articulations de l'argumentation. De même en Ex 2,12 : « Il vit qu'il n'y avait pas d'homme », sur ce qu'on ne peut voir une absence, ce pourquoi Rachi dit qu'il considéra sa descendance potentielle, d'après le midrach *Wa-yiqra' Rabba*, éd. Margulies, 32,4.

Un passage du surcommentaire (édité) d'Ibn Ezra énonce expressément la nécessité d'un recours à la logique grecque (*higgayon*, terme qui ne désigne pas les règles rabbiniques de l'interprétation). Tout se passe comme si Almosnino était conscient de posséder, avec quelques notions élémentaires de logique et d'ontologie aristotéliciennes, un outillage qui avait manqué à ses illustres devanciers et qui l'autorise à

clarifier ou compléter leurs exégèses. Ce qui est donc remarquable dans le surcommentaire à Rachi est le souci de fonder dans la lettre du texte les exégèses midrachiques rapportées par celui-ci et l'emploi d'outils linguistiques et de notions philosophiques pour interpréter et justifier cette même lettre. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que cette exégèse littérale est conduite sans faire appel ni à l'étymologie, sauf exceptions, ni à la grammaire ; c'est là une différence majeure par rapport aux exégètes médiévaux de la lettre tels que Rachi, Ibn Ezra ou David Kimhi.

Nous avons déjà fait connaissance avec le compatriote et contemporain plus jeune de Moïse Almosnino, Salomon le-beyt ha-Lewi (v. 1532-v. 1600) en étudiant la démarche générale, puis un thème particulier de son ouvrage imprimé *Beyt Abot* (v. cet *Annuaire*, 146 et 147). Nous nous sommes tournés à présent vers un texte de lui inédit et énigmatique, le *Beyt ha-Lewi*, conservé dans le manuscrit unique de Londres, British Library 12351 et dont les premiers feuillets en particulier comportent des corrections de nature stylistique ou des mises en rapport avec d'autres parties du livre qui permettent de penser qu'elles sont dues à l'auteur lui-même, et assez vraisemblablement de sa propre main. L'auteur y défend la supériorité sociale, morale et intellectuelle de la tribu de Lévi, à laquelle il appartient lui-même, sur les autres tribus d'Israël, en particulier par rapport aux prétentions de la tribu de Juda, investie pourtant de l'autorité sur les autres par le patriarche Jacob lui-même (Gn 49, 5-7 en ce qui concerne le démerite de Simon et de Lévi à la suite de l'épisode sanglant de Sichem [Gn 34, 25]; 49, 8 pour la suprématie de Juda) suivant l'interprétation largement dominante dans la tradition exégétique juive à commencer par le Talmud de Babylone (*Sanhedrin* 5a) qui l'entend à la fois du pouvoir politique (royauté davidique, puis exilarques de Babylonie) et de l'autorité spirituelle (Hillel l'Ancien et ses disciples). Le Lévite Salomon entreprend de démontrer la supériorité de sa tribu, successivement, par des preuves rationnelles, puis scripturaires, puis tirées des enseignements rabbiniques. On y reconnaît un idéal théorétique hérité sans doute de la tradition rationaliste des disciples espagnols de Maïmonide, mais mêlé de considérations sur l'importance d'un savoir-faire technique (en matière culturelle) qui n'appartient qu'à cette tribu ; selon une philosophie politique notablement démarquée des ambitions héritées de Platon et Aristote par l'intermédiaire d'al-Fârâbî, la fonction politique, qui n'est pas contestée aux membres de la tribu de Juda, se bornerait à un rôle de protection contre les périls extérieurs et de médiation entre la collectivité et ses membres (selon diverses modalités : maintien de l'unité, éducation des jeunes, récompense des mérites) qui ne requiert pas de capacités spéculatives mais seulement un jugement sain et la crainte du Ciel. Les références explicites comportent, de façon notable pour un auteur de cette génération dont les parents mêmes étaient déjà nés dans l'empire Ottoman, des auteurs latins qui paraissent avoués avec plus de liberté que ne s'en seraient permise des auteurs juifs en Espagne au xv^e siècle : ainsi la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin ; non contraires à l'interdit de fait qui avait prohibé alors les références aux ouvrages de théologie chrétienne, mais autres signes notables d'une persistance de la culture occidentale dans ce nouvel exil, sont des références à Sénèque, à Buridan et à la *Politique* d'Aristote qui n'avait été connue qu'à travers le latin. C'est une partie du travail qui reste à faire et qui pourra être abordée l'an prochain que de déterminer si ces ouvrages ont été lus par Salomon ha-Lewi, comme il

paraîtrait a priori vraisemblable, dans les traductions espagnoles données en particulier par le *converso* Alphonse de Cartagène, grande figure de l'Église et de l'humanisme espagnol, ou si elles le furent en latin. C'en est une autre que de prendre une mesure plus complète de sa thèse et de déterminer si elle doit aussi quelque chose à la réflexion espagnole des derniers siècles du Moyen Âge sur les lignages et l'honneur qui s'y attache.